

Vivre la couleur

Qui, dans un centre commercial voué à l'habitat, a vu l'efficacité avec laquelle le marketing soumettait à ses lois des centaines de clients à l'heure... qui a mis le pied dans l'une de ces expositions gigantesques où la culture de masse nie l'exigence artistique... qui a vu en Afrique les feuillets français susciter envies et illusions, n'a pu que constater la puissance de l'image colorée en des temps d'hégémonie libérale et s'interroger sur l'avenir. Mais pour bien formuler les questions et élaborer une riposte, il manque souvent un cadre de références échappant aux raccourcis du prêt-à-penser et aux sophistications universitaires. C'est ce que propose Jean-Claude Pinson avec Habiter la couleur.

GÉRARD NOIRET

JEAN-CLAUDE PINSON

HABITER LA COULEUR

suivi de **DE LA MOCHETÉ**

Éd. Cécile Defaut, 134 p., 14 €

Dès le prologue placé sous le signe de Goethe « Car de tout temps il fut quelque peu dangereux de traiter de la couleur », il pose la contradiction fondamentale. D'une part, la couleur conforte les mystifications d'un monde en soi mensonger « car sa substance consiste d'abord en cette doublure de signes et de réseaux proliférants dont l'époque affuble toutes choses, substituant à la vie immédiate une infinité de dispositifs où elle se voit médiatisée par toutes sortes d'écrans et de simulacres ». D'autre part, nous ne pouvons nous passer d'elle, « nous ne cessons de désirer son pouvoir vivifiant, susceptible, croyons-nous, de toujours enchanter, ré-enchanter les vies malmenées que souvent nous menons ».

En cinq ensembles thématiques, un envoi (*De la mocheté*) et une bibliographie de taille raisonnable, la contradiction est non pas résolue mais suffisamment desserrée, suffisamment ré-

racines sont métaphysiques (et remontent jusqu'à Platon).

De cette condamnation, Ingres encore se fait l'écho quand il affirme que « le dessin est la probité de l'art ». Si l'intellect, l'idée, la raison, la précision, la décision, l'autorité, le « principe paternel » (comme dit Vasari) sont dans ce clivage sexué (pour pas dire sexiste), du côté du dessin, tous les attributs inverses échoient à la couleur. Assimilée à la sophistique, elle sera elle aussi décriée comme mensongère, trompeuse, comme peut l'être le fard dont use la gent féminine. Corruptible comme la matière, non seulement elle perdra son éclat, passera, mais, informe et sujette aux variations incessantes que la lumière lui impose, elle ne jouira dans l'être d'aucune stabilité, d'aucune identité déterminée. Vouée au mauvais infini de ses nuances sans cesse changeantes, elle ne sera pas plus fiable que les affects mobiles qu'elle suscite. Il faudra donc s'en méfier et, en peinture, la soumettre à l'ordre « masculin » du dessin.

Au final, après avoir dans *De la couleur et du kitsch* dénoncé le dévoiement du « pouvoir prométhéen du peintre » par un consumérisme

en nous ce qui « rechigne à toute reddition à la norme ou à la mode... ». Prenant appui sur Jean-Luc Nancy qui revendique « une démocratie aristocratique où l'individu serait "sujet transformé" plutôt que "produit conforme" », il nous incite à développer d'autres façons d'habiter la langue, les couleurs et les villes en résistant par la nuance aux sollicitations *flashi*, aux annonces tapageuses, en même temps qu'il souhaite que les poètes et plus généralement les artistes soient, selon le mot de Char, ces *alliés substantiels* dont l'existence a besoin si elle veut échapper au règne de la technique et du profit.

Habiter la couleur s'inscrit dans une œuvre très cohérente de poète et de théoricien, commencée en 1989 et dont plusieurs livres (notamment *Habiter en poète* – Champ Vallon, 1995) ont eu un réel impact dans le monde poétique. D'abord très axé sur la seule littérature, Jean-Claude Pinson a progressivement élargi sa vision à la musique (*Free Jazz*, Éditions Joca Seria, 2004) et aux arts plastiques. Sa discrétion n'empêche pas qu'il soit un des rares poètes français désireux et capables de baliser une voie où peuvent coexister lyrisme et littéralité,

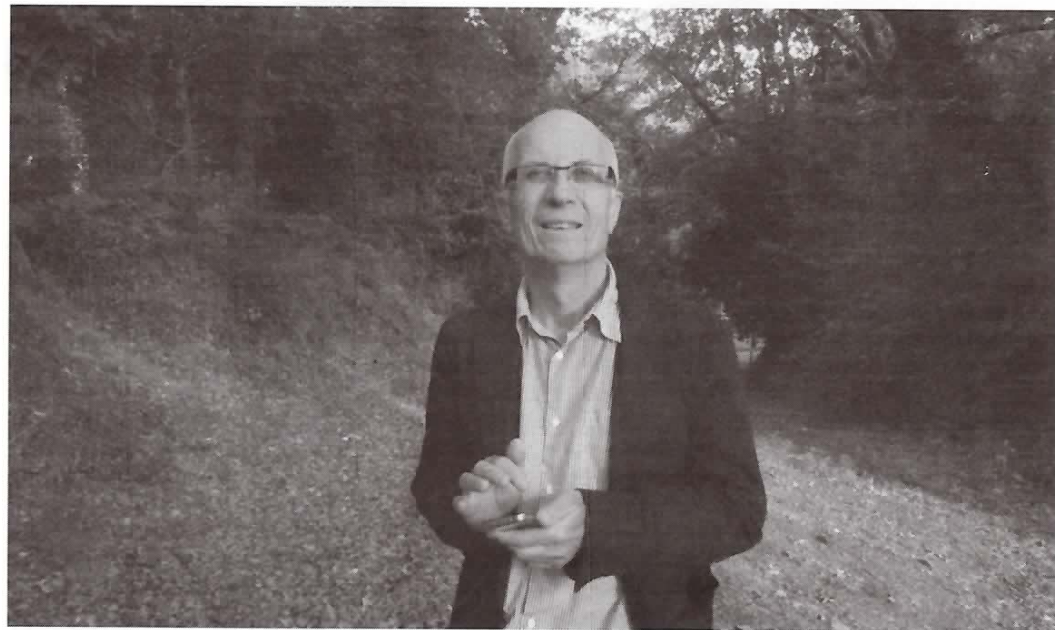
envisagée (voir pages 34 à 38, le refus de la mépris de la décoration et de l'ornement prôné par les avant-gardes), pour que puisse se dégager une alternative. S'il est plus juste de parler d'ensembles que de chapitres, c'est que ce livre regroupe, des études n'excédant guère les quatre pages, des notes liées à une pratique, des commentaires amplifiant la lumière d'une citation... de Merleau-Ponty, de Matisse, de Sacré, de Wittgenstein, de Cézanne, de Prigent, de Deleuze, de Fourcade, de Matisse encore... Ni pesant ni prosélyte, Pinson n'hésite jamais à perdre le droit fil de la démonstration. Qu'il explicite les différents statuts philosophiques de la couleur (*I – Penser la couleur, vivre la couleur*) ou pointe la « *considérable variabilité historique autant que géographique* » des formes d'intégration des couleurs (*III – Écarlate et amarante*), il parvient chaque fois à révéler les enjeux esthétiques, existentiels et idéologiques cachés par les apparences. Ainsi dans ce fragment de *Chromophilie, chomophobie*, le troisième ensemble.

PROBITÉ DU DESSIN, MENSONGE DE LA COULEUR

Derrière la dépréciation esthétique de la couleur, envoyée, si je puis dire, « dans le décor », rabaisée au rang de simple ornement, d'auxiliaire ancillaire du dessin, se profile une très ancienne condamnation morale dont les

pressé de formater les consciences, celui qui est aussi l'auteur de *L'Art après le grand art* (Cécile Defaut, 2005) invite le lecteur non pas à refuser les couleurs, non pas à fermer les yeux, mais à se positionner sur cet « *impossible* » de la couleur propre au goût individuel, qui conforte

un poète à construire dynamo et autoroute, construction et pulsion, légèreté et lutte contre les systèmes d'aliénation : « Hors saison, je continue à rêver d'une poésie qui puisse à la fois faire entendre un son neuf et être "démocratique", mot que j'aimerais pouvoir prononcer à la manière de Whitman. » |



JEAN-CLAUDE PINSON